

Entretien réalisé avec Olivier Delavallade, directeur du Domaine de Kerguéhennec et directeur artistique de L'art dans les chapelles (février 2009)

*Il y a, dans ta peinture, une relation très forte au corps. On ne peut pas ne pas penser à tes premières performances où tu te mettais en scène et où la question du corps était fortement engagée. Toutefois, le travail de peinture semble avoir tempéré ou pacifié ce rapport, ou complexifié les choses, peut-être dans un travail de mise à distance. Qu'en est-il ?*

Il est vrai que mes performances engageaient le corps, je dirais même mon propre corps dans une certaine violence immobile. Mon corps en tant que mesure, un point de départ. Tout ce temps de peinture qui a suivi, vingt ans maintenant, m'a permis de prendre une certaine distance ou plutôt d'assumer une transformation de mon rapport à l'espace, au monde. Il n'y a plus de centre et je ne suis plus au centre. Quelque chose s'est ouvert et a fini par éclore pour se déployer en une multitude de gestes colorés où s'entrecroisent des propositions de formes à lectures multiples, indéterminées. Et s'il est encore question de chair, il s'agit plutôt de l'envisager ici comme *étoffe du monde*, complexe et dense, où l'organicité n'est plus qu'un aspect parmi tant d'autres, au même titre que tout ce que le regard peut appréhender du monde extérieur.

*Il me semble qu'un passage se fait, dans les derniers polyptyques, entre la figure et le paysage. Comme si la peinture procédait dans l'espace du déploiement du tableau à une forme d'incorporation de la figure au paysage. Le tableau-figure se déploie latéralement, s'ouvre, et devient tableau-paysage, au propre comme au figuré.*

Oui, c'est comme si la figure avait basculé, comme si elle s'était animée pour se déployer, s'éparpiller, aller, venir, questionner les bords, jusqu'à provoquer le déploiement de l'objet-tableau. La figure s'est transformée en une foule de fragments. Nous sommes passés de quelque chose de très déterminé et ciblé à quelque chose de beaucoup plus large et variable en terme d'interprétation et d'échelle. Nous nous trouvons devant un ensemble de tableaux dont la largeur peut être modifiée par le regardeur. De la figure au paysage, du paysage à l'étendue ou plutôt de la forme-noyau à un réseau de brèches-crêtes, d'un réseau de brèches-crêtes à l'expansion des blancs colorés. Pour le regardeur ou l'éprouvant, il s'agit bel et bien de vivre une expérience au cours de laquelle il lui faudra lâcher prise et se laisser happer.

Pour faire suite à ta question, je ne peux m'empêcher de penser à la peinture de Chaïm Soutine et comment il est passé peu à peu d'un rapport à la figure habitée par une dominante colorée rouge sang à un rapport au paysage par un basculement en termes de climat coloré, en l'occurrence un déploiement des verts. L'énergie demeure la même, il s'agit là aussi, comme tu le dis si justement, d'une incorporation au paysage.

*Il y a aussi cette forme que prend le tableau. Un dispositif visuel qui fonctionne aussi comme un objet et renvoie à un usage. Et l'on pense au tableau religieux, au retable, qu'il soit une grande machine ou un petit retable portatif à usage personnel. Quelque chose qui appelle le spectateur à prendre sa part au dispositif visuel, qui l'engage. Et ce travail, qui met en scène le dispositif visuel, et qui met en jeu l'image dans ce*

*qu'elle peut avoir aussi de plus sacré, est confié au regardeur, qui devient co-responsable du tableau, comme un gardien des images. Car le tableau semble comme garder, voire protéger un mystère sinon un secret...*

Je reprends les termes de ta question : la forme que prend le tableau, une forme variable qui tient encore au mur, toujours et j'y tiens ; une forme en attente de l'autre, une invitation. J'aime cette idée de co-responsabilité du tableau, nous devenons les témoins d'une multitude de possibles : les carnivals, la passion, l'embrasement des foules, la majesté des corps et de leurs rapprochements, la puissance des éléments naturels, notre fragilité, les limites du langage parlé, la mélopée des perceptions, l'intimité dans ce qu'elle peut avoir de plus poignant, le chant du monde, les cruautés...

Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un secret, il n'y a pas d'histoire qui se trame derrière la manipulation des pans colorés. Il y a une présence physique du tableau qui nous propose une infinité de points de vue, une impossibilité d'être saisi dans sa globalité et qui dès lors nous invite à une manipulation plurielle, un temps d'épreuve, une étreinte avec le tableau.

*J'ai souvent pensé à la question de la peinture à l'huile te concernant. Je pense à ces blancs colorés somptueux que tu utilises, ces roses, ces bleus. Mais surtout je pense à cette matière à l'huile, et sans tomber dans le régionalisme, je pense à l'invention de la peinture à l'huile dans les Flandres, et plus près de nous à Eugène Leroy. Je pense aussi à cette lumière du Nord si particulière, ce blanc-bleu très particulier, que l'on retrouve dans tes tableaux. Cela a-t-il une importance pour toi ?*

Je ne sais pas, oui sans doute... La peinture à l'huile, la peinture ancienne, tous ces petits anges nus avec leurs culs tout roses qui papillonnent dans les cieux éthérés... Mais plus sérieusement je pense que nous pouvons aborder ici le rapport de ma peinture à une dimension purement climatique et géographique, à la relation figure-ciel. Si tu te promènes dans les Flandres ou plus encore sur les plages du Nord, tu ne peux qu'être troublé par ce rapport figure-ciel, l'immensité du ciel face aux figurines qui déambulent entre ciel, mer, sable et terre. Et à certaines heures lorsque la lumière décroît petit à petit, tout cela se fond, et les limites entre les éléments et les êtres perdent leurs raisons.

Alors sans doute, c'est important pour moi, mais je crois que si je vivais ailleurs, ce serait différent. Cela revient à dire que l'exercice de la peinture n'est pas quelque chose qui a à voir uniquement avec l'usage de la pensée, en tant qu'aboutissement d'un projet prédéterminé, mesuré et contrôlé. L'exercice de la peinture a plus à voir avec le réel qui nous entoure, en termes de lumière, de température, de données très physiques, chimiques, terrestres qui nous conditionnent.

Le peintre que je suis, témoigne aussi d'un temps et d'un lieu, d'un passage, d'une ouverture...